

fusil au pied de l'arbre... et il avait lestement grimpé au sapin, avec cette légèreté simiesque que procure généralement la frayeur.

Malheureusement, dans sa précipitation aveugle, il avait mis le pied sur une branche morte qui avait craqué, s'était brisée et par bonheur, dans sa chute, sa jaquette s'était accrochée solidement à l'arrête de la cassure et il était demeuré suspendu, collé contre la maîtresse branche, mais ne pouvant parvenir à se dégager.

Et depuis lors, il était demeuré là suspendu dans les airs, Absalon d'un nouveau genre, n'osant appeler, dans la crainte du réticule et tremblant en pensant que le moindre mouvement pouvait le précipiter sur le sol, où malgré l'épaisse couche de mousse il se fut violemment meurtri.

Bernard avait enlevé son carnier et sa plaque et, sans attendre les ordres de son maître, montait lestement au sapin, atteignait au plus vite l'accroché, auquel, avec des précautions infinies, il rendait la liberté ainsi que la facilité d'atteindre aisément la terre.

Une fois sur le sol, Forcière se secoua tout comme un barbet sortant de l'eau, et dit avec un rire forcé :

—Voilà une partie de chasse que je n'oublierai jamais.

Le marquis était trop homme du monde pour interroger son hôte sur les motifs de sa stupéfiante ascension.

Mais Arthur Forcière tenait à le justifier aux yeux du marquis et à ceux du garde ; il s'embarassa dans l'histoire mouvementée et entrecoupée d'un monstrueux et furieux sanglier, plus dangereux cent fois que celui d'Erymanthe, qui l'avait chargé et ne lui avait laissé que le temps de grimper sur son arbre.

Bernard allait répliquer ; un coup d'œil de son maître le fit taire.

—Mais vous même, monsieur le marquis,—fit Forcière,—du haut de mon observatoire je vous ai vu. Vous avez eu un coup de fusil malheureux !

—Oh ! oui,—répliqua Henri,—bien malheureux ! j'aimerais mille fois mieux être blessé, tué moi-même....

—On dit ça,—répliqua Forcière avec un sourire qui avait la prétention d'être profond.—Mais on n'a qu'une peau.... Et dame.... on y tient.

—Enfin,—répliqua Henri, jugeant inutile d'entamer une discussion sur la délicatesse des sentiments,—grâce à Dieu, le docteur Valroy répond des jours de la pauvre blessée.... Elle est installée au château.... et c'est après m'être assuré de sa situation que je me suis mis en peine de vous, très inquiet de ce qui avait pu vous arriver.

—Rien ! ce n'est rien, si ce n'est une mauvaise chance et un effroyable accroc à mon habit.... Mais ça aurait pu être très grave.

—Monsieur Forcière,—reprit encore Henri,—j'ai un service à vous demander.

—Monsieur le marquis, je suis tout à vous.

—Je vous prie de ne point dire un mot de ce douloureux événement.... Je tiens essentiellement à ce que ce malheur soit absolument tenu secret. La chose serait amplifiée, la malveillance certainement s'en mêlerait.... Et de là à aller raconter partout que j'ai assassiné quelqu'un, il n'y a qu'un pas qui serait bientôt franchi.

—Oh ! monsieur le marquis !.... Je me ferais plutôt arracher la langue....

Malheureusement pour Arthur Forcière, si Henri de Lauriac avait réclamé de lui la plus absolue des discrétions, il avait omis d'exiger de Bernard le plus profond secret sur la dernière aventure.

De telle sorte que Bernard n'eût rien de plus pressé, en arrivant à Lauriac, que de raconter tout bouillant, de quelle façon Arthur Forcière grimpait aux sapins, tout pareil à un singe sur un cocotier.

De telle sorte que la gymnastique d'Arthur Forcière fut vite connue et que toute la livrée du château se mit à faire des gorges chaudes....

M. Mouton, le maître de poste de Brétigny-sur-l'Aire, qui n'avait pas la langue dans sa poche et aimait un brin à rire, lui dit même dans l'après-midi, en le reconduisant :

—Paraît que vous faites des études sur le tir plongeant, maître Forcière.... Que vous avez ap-

pris la manière de tirer les sangliers de très haut.

—Ah ! mon brave M. Mouton,—répliqua Arthur,—vous pouvez me féliciter, allez !—Sans ma présence d'esprit, je ne serais pas à côté de vous à l'heure qu'il est.

Tandis qu'Arthur Forcière regagnait ses pénates, avec l'intention bien formelle, malgré la parole donnée au marquis de Lauriac, de raconter à sa façon et sous le sceau du plus grand secret, à quelques intimes, la sanglante aventure dont il avait été le premier témoin, la Petite-Mai était étendue dans ce grand lit de la chambre qu'elle occupait désormais à Lauriac.

Comment expliquer le chaos d'idées confuses qui s'agitait dans son esprit ?

Malgré la cuisante douleur de ses blessures, malgré la fièvre intense qui commençait à s'emparer d'elle, elle se sentait heureuse, oh ! mais heureuse comme elle ne l'avait pu être, durant un court instant, alors qu'elle s'était trouvée dans les bras de cette femme jeune, jolie, qui l'avait tenue sur son cœur. En lui parlant d'une voix si douce.

Ne voyait-elle pas à tout instant Henri de Lauriac qui, sur la pointe du pied, l'œil tout plein d'angoisse, venait s'assurer par lui-même de l'état dans lequel se trouvait sa chère blessée ?....

Blanche s'était installée au chevet de la Petite-Mai.... et elle aussi, elle ne quittait pas du regard la pauvre créature, lui donnant à boire, essayant la sueur brûlante qui inondait son visage, et veillant sur elle avec une attendrissante sollicitude.

Puis c'était Valroy, qui revenait également sans cesse dans la chambre de la Petite-Mai, se persuadant à lui-même et en toute conscience que sa malade avait un constant besoin de sa présence.

La pauvre créature voyait tout cela, et les hallucinations de la fièvre animaient et agitaient autour d'elle tous ces personnages.

Ne lui semblait-il pas qu'Henri la regardait avec des yeux tout pleins de tendresse.... Ce regard, dans son imagination, ressemblait à ceux de la jolie dame des Souches.

Mais à un instant, l'hallucination devint tellement violente qu'elle perdit tout sentiment de son être et la nuit se fit dans son cœur.

Lorsqu'elle revint à elle, les mêmes personnes se tenaient auprès de son lit....

C'était d'abord Raoul Valroy, celui qui avait pansé ses blessures, puis la jeune dame, enfin, celui dont l'image était gravée dans son cœur, celui qu'elle venait si souvent épier, alors qu'elle battait les bois et la campagne....

Ils parlaient ceux qui l'entouraient.... Ils parlaient d'elle, la Petite-Mai le divinait bien à leurs yeux, à leurs regards. Malheureusement, elle ne pouvait comprendre ce qu'ils disaient.

Raoul Valroy venait de répliquer à une interrogation d'Henri et de Blanche.

—Je réponds d'elle maintenant. Voici quatre jours qu'elle a la fièvre, mais elle va s'éteindre, et les blessures vont pour le mieux....

—Et sa raison ?—demanda Blanche.

Valroy secoua énergiquement la tête.

—Sa raison !.... Mais je suis convaincu qu'elle n'est nullement en danger....

—Mais, mon cher docteur.... ce mutisme.... cet air égaré, ce délire persistant ?

Nouveau signe de tête de Valroy.

—Pour moi, cette enfant a dû subir des commotions violentes.... mais de là à avoir des lésions cérébrales, il y a loin. Le délire qui a accompagné la fièvre et qui s'est prolongé pendant plusieurs jours, me fournit une preuve de la puissance de son imagination, voilà tout.... N'avez-vous même pas remarqué que pendant la période la plus violente de son agitation, elle a fait d'incessants efforts pour parler, pour rendre au moyen de la parole les tourments qui la torturaient ?

—Parfaitement,—répliqua Henri,—je l'ai très bien observée....—Nombre de fois elle a prononcé, avec difficulté, le mot : ma.... man, en espaçant les deux syllabes.

—Mais, il est bien évident pour moi, reprit Valroy, qu'il sera facile de rendre la parole à cette enfant, aussitôt qu'elle pourra soutenir une contention forcée d'imagination sans fatigue.

—Oh ! cher docteur !—s'écria Blanche,—rendre

la parole à cette chère créature, ce serait un véritable miracle !....

—Il serait pour moi parfaitement réalisable, les yeux de cette enfant m'en sont un sûr garant.... Quant au miracle, ce n'est que la volonté du Tout-Puissant qui me permettra de l'opérer. Moi je ne serai que le moyen employé, que l'instrument,—plein de bonne volonté, il est vrai,—mais bien imparfait, alors même que pleinement je réussirais dans cette tâche.

Le marquis de Lauriac prit la main de Valroy et, la pressant énergiquement :

—Il faut l'entreprendre, Raoul.... Ce sera une œuvre de charité haute et sainte.... Et alors nous saurons le mystère qui entoure l'existence de cette pauvre créature.... et nous pourrons lui payer la dette de reconnaissance que nous lui devons.

—Oh ! quoi qu'il advienne,—reprit Blanche avec vivacité,—elle a retrouvé une famille.... car je ne l'abandonnerai jamais. Je veux l'avoir constamment auprès de moi, désormais ; je veux qu'elle vive dans le bien-être de notre vie, au milieu des nôtres.... Peut-être cette enfant abandonnée de tous nous portera-t-elle bonheur....

La marquise de Lauriac qui, à cet instant, arrivait sur la pointe du pied dans la chambre de la blessée pour savoir de ses nouvelles, avait entendu ces dernières paroles.

Un rayon d'espérance brilla dans ses yeux.

—Oui, mes enfants,—répondit-elle,—votre idée est la meilleure de toutes.... Il faut garder auprès de nous la pauvre abandonnée, il faut qu'elle vive au milieu de nous, la ramener à la vie, à la santé, à la raison....

—C'est pleinement que nous nous y engageons, ma mère,—répliqua Blanche,—rien ne me coûtera, quant à moi, pour régénérer cette enfant, qui sera des nôtres, et je suis sûre que je ne parle pas à la légère en répondant pour Henri.

—Et tu as grandement raison, ma sœur, de parler pour moi, comme je l'aurais fait pour toi même.

—Bien, mes enfants !.... Bien ! Je vous promets que de mon côté également je ferai tout pour concourir à votre œuvre.... La question d'argent n'est rien pour nous.... Et en même temps, si cette pauvre créature est intelligente comme l'affirme le bon docteur, nous aurons fait de cette enfant notre égale....

—Je suis certain que je réussirai,—fit Valroy avec enthousiasme.

Un sourire doucement railleur apparut sur les lèvres de la marquise.

—C'est au mieux,—reprit-elle encore,—seulement, je vois à tous ces beaux projets des empêchements sans nombre, les rendant complètement irréalisables.

—Eh ! pourquoi cela, ma mère ?—répliqua le marquis avec véhémence.

—Tout simplement, mon cher enfant, parce que tu t'es engagé, en compagnie de M. de Marcenay, et du docteur Valroy, à aller faire un voyage d'exploration au Tonkin.... que d'un autre côté, Blanche,—je ne sais pour quelle raison,—a assez de la France et prétend aller vivre en Amérique. J'ai même, à portée de ma main, une grosse somme qui lui est destinée.... Il n'y aura donc que moi à pouvoir m'occuper de cette enfant.... puisque les miens doivent m'abandonner....

Raoul, Henri et Blanche demeurèrent tout interloqués.

Ce fut la jeune femme qui, la première, retrouva son sang-froid et répliqua à sa mère avec une finesse et une présence d'esprit qui dominèrent son embarras, car à la réponse de la marquise, c'est profondément qu'elle avait rougi :

—Mon Dieu, ma mère, M. de Marcenay nous a affirmé devant vous, à déjeuner ce matin, que son expédition était loin d'être prête. Moi, de mon côté je ne partirai certainement pas avant d'être pleinement rassurée sur le sort de cette enfant.... Vous voyez bien, ma mère, que nous avons du temps devant nous, et qu'il n'y a point péril dans la demeure....

En prononçant ces derniers mots, Blanche de Lauriac avait détourné la tête.

Elle devinait que les yeux de Raoul Valroy cherchaient les siens, pour la remercier par un regard, de cet engagement à reculer à une époque